

Quel est le sujet ?

Nos cafés philo 2024

Sainte-Gauburge Sainte-Colombe

Convergences

Collection « Les gens pensent »

De février à décembre 2024, nous avons mené des cafés « philosophie » à la librairie Convergences, située à l'entrée du village de Sainte-Gauburge Sainte-Colombe. Un « noyau dur » de participants s'est fixé autour d'une petite quinzaine de personnes : Alain, Camille, Gérard, Jane, Jean, Jean-Albert, Jean-Marc, Jean-Michel, Paola, Paul, Philippe, Sylvie, Véronique, Yann, et moi-même. D'autres nous rejoignaient de temps en temps. Mes excuses à ceux que je n'ai pas eu la présence d'esprit de nommer.

J'ai préparé presque chaque séance, quarante-cinq en tout et pour tout, de début février à début décembre, les deux dernières séances de décembre ayant eu lieu sans préparation, comme forme de récapitulatif libre et ouvert. Ces deux dernières séances ne figurent pas dans ce recueil.

Ce petit livre contient l'essentiel des quarante-cinq présentations qui ont été faites. Un texte relu et révisé, et qui ne correspond ainsi pas tout à fait à ce qui a été lu et discuté ; plutôt est-ce la mémoire nécessairement défaillante que j'en ai qui est ici restituée.

C'est un témoignage de ce qui fut et de ce qui ne

fut pas, inextricablement noués ensemble, comme le fut notre cheminement de presque une année, interrogeant sous de multiples aspects notre présence au monde.

Il me reste à remercier et saluer: Charlotte, mon épouse, dont l'infatigable accueil a permis aux participants d'être dignement reçus, Guillaume et Alain, pour la relecture du texte et les précieuses corrections.

Puissent ces quelques pages porter un souvenir pour ceux qui y ont participé, que ce fut avec persévérance ou d'une manière plus espacée, parfois simple occasion d'un seul et unique passage. Puissent-elles aussi atteindre ceux qui n'étaient pas là et à qui la lecture procurera quelques traces de ce sur quoi portèrent nos échanges.

Le reste n'est que poussière du temps.

James Becht, février 2025

Premier cycle

Toucher l'être

©Editions Convergences 2025
Tous droits réservés

CAFÉ PHILO, SÉANCE 1

3 février 2024

Nous allons aujourd'hui essayer, tenter, de poser les bases, les fondements, de nos futures rencontres dans le cadre de ces « cafés philo », ici, chez Convergences.

Thème d'aujourd'hui : « l'exercice de la philosophie », et par conséquent l'exercice des cafés philo. Qu'est-ce qui les rend possibles, à quelles conditions ?

Dans un très récent *Eloge de la philosophie*¹, un philosophe français contemporain, un des plus reconnus et des plus traduits au monde, nous dit-on, Alain Badiou, essaie de définir ce qu'est la philosophie et quelles sont les conditions de son exercice.

Il pose tout d'abord, comme bien d'autres avant lui, que la discussion philosophique n'est pas un simple échange d'opinions.

Il y a un certain nombre de ce que Badiou appelle des réquisits à l'exercice de la philosophie.

1 Alain Badiou, *Eloge de la philosophie*, Flammarion, 2023.

Un réquisit c'est déjà un mot technique, il n'est par exemple présent ni dans le *Dictionnaire historique de la langue française* dirigé par Alain Rey, ouvrage que je vous recommande vivement, ni dans le très classique Littré. Il n'est pas non plus dans le Cuvillier, pour ceux qui connaissent, mais figure par contre, et fort heureusement, dans le Lalande². Un réquisit donc, c'est : «Ce qui est nécessairement requis pour une fin donnée». On ne saurait s'en passer.

Je vous propose pour commencer, de nous entendre sur les réquisits de nos séances, tels qu'ils sont formulés par Badiou.

Les voici.

Premier réquisit

Le premier réquisit se fonde sur une conception radicalement démocratique de la discussion, ce que l'on nommera «la liberté de pensée».

Alain Badiou : «Tout philosophe produit des énoncés destinés de façon explicite, à être examinés, discutés, critiqués, approuvés, anéantis, éternisés, tant par d'autres philosophes que par n'importe quel auditeur ou lecteur»³, avec pour seule condition que celui qui parle apporte des preuves, par son argumentation, montrant qu'il a déjà réfléchi au sujet abordé.

2 André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF.

3 Badiou, *id.*

Le discours philosophique, que tout un chacun peut énoncer, n'est ni validé ni protégé par le statut de celui qui l'énonce. Seule compte la production libre des arguments, du discours.

Pour que la philosophie ait lieu il faut que la notion de vérité soit détachée de toute figure de pouvoir ou d'autorité : il y a disjonction entre vérité et pouvoir, c'est là le sens du mot démocratie.

Deuxième réquisit

Le premier réquisit, «la liberté de pensée», implique que ceux qui pratiquent la philosophie, par leur discussion commune, admettent l'existence d'une loi commune «définissant ce qu'est une discussion rationnelle, et donc ce qu'est un argument universellement valable»⁴.

Cette loi est une loi des conséquences : tout énoncé a des conséquences, et peut donc être soumis à une inspection, inspection de l'énoncé au regard de ses conséquences, de ce qu'il implique.

Tout propos est soumis à une loi des conséquences, aucun propos n'est en soi autosuffisant, péremptoire, c'est-à-dire fermant la discussion. Tout ce qui est énoncé a des conséquences que nous aurons à chaque fois à examiner.

4 *ibid.*

Troisième réquisit

Le troisième réquisit nous ouvre à « la possibilité de l'universalité ».

Tout propos énoncé s'adresse à tout le monde. Pour le dire autrement: il n'y a pas ici de discussion entre spécialistes, en particulier afin d'éviter tout rétablissement anti-démocratique et, donc, anti-philosophique d'une autorité, quelle qu'elle soit.

Il y a donc une égalité de fait, tout à fait niveleuse, entre nous tous sur le plan de l'exercice de la pensée, égalité rationnelle composée de deux termes: le concept de vérité et l'existence de la pensée.

Le premier terme: « le concept de vérité ».

« Une vérité est un énoncé qui, quant à sa valeur, n'entretient aucun rapport avec le statut social (esclave ou propriétaire, prolétaire ou bourgeois), les identités nationales (pays ou langues), ou encore les déterminations corporelles (couleur ou sexe). »⁵

Le second terme: « l'existence de la pensée ».

Ce qui détermine l'être humain en tant que Sujet, celui qui dit « Je », c'est la possibilité d'accéder à des vérités universelles par l'exercice démocratique et égalitaire de la pensée.

Tout individu particulier, tout Sujet, est, par son hu-

5 *Ibid.*

manité, le support possible d'une pensée universelle du vrai, d'un accès à la Vérité.

Nous traduirons ça, et en ferons ici en quelque sorte la devise de nos «cafés philo», par: «Les gens pensent».

C'est, au regard de ce qui vient d'être énoncé, une devise bien plus forte qu'il n'y paraît.

Ce qui pense, c'est le Sujet.

«Vérité et Sujet, ces deux idées corrélées, que l'on peut réunir sous le mot d'universalité, constituent le troisième réquisit pour l'existence de la philosophie.»⁶

Les réquisits quatre et cinq, ci-dessous, furent simplement mentionnés pendant cette première séance, sans plus de développement.

Quatrième réquisit

La philosophie ne peut pas «entretenir une relation exclusive avec une langue particulière».

«Il n'existe aucune langue propre à la philosophie.»

«Comme en témoigne l'histoire de la philosophie, le langage philosophique se situe entre deux possibilités, entre le langage formel mathématique et le langage poétique avec ses images et ses métaphores.»

⁶ Ibid.

« Le langage philosophique est indéfinissable, il est impur. »

Cinquième et dernier réquisit

« Il y a toujours eu (...) une transmission physique de la philosophie. »

« Dès les origines la philosophie existe doublement : sous la forme d'ouvrages écrits, oui, mais aussi par la présence vivante du philosophe, par sa vie corporelle. »

Ainsi, la philosophie est toujours attachée à des noms, un peu comme la poésie, les arts, ou comme les sciences. C'est aussi un point qui revêt ici toute son importance, puisque nous sommes des corps en présence les uns des autres. Des corps, des voix, des gestes, des pensées, voilà ce dont sont faits ces « cafés philo ».

Second cycle

L'intime et le commun

©Editions Convergences 2025
Tous droits réservés

CAFÉ PHILO, SÉANCE 16

18 mai 2024

Transmettre la joie. Est-ce transmettre une émotion ? Nous n'avons d'ailleurs pas vraiment abordé cette question à chaque fois que nous avons parlé de la joie. Emotion, sentiment, sensation ? Je proposerais transition. Être transi par la joie. Traversé. Traversé par une traversée. Comment transmettre une traversée ?

Partager la joie. Là aussi, là encore, comment partager une traversée, une transition ?

Par tout ce qui est à notre disposition, bien sûr ! Le corps, un regard, un toucher, les arts, l'écriture...

Y faut-il un dispositif ? Ou la spontanéité y suffit-elle ?

Je posais la question autrement dans le compte rendu de la précédente séance, en évoquant l'incommensurabilité de la joie.

Il serait donc question d'une incommensurable traversée, incommensurable transition.

Vous me direz, « mais enfin, une traversée ou une transition, rien de plus mesurable ! », puisqu'il y a bien un point de départ et un point d'arrivée.

Soit, le point de départ: d'où vient la joie? Nous n'avons pas vraiment trouvé de réponse à cette question au cours de nos précédentes discussions. Elle peut venir de quelque part là en-bas, de nous? et elle s'élève, nous élève en s'élevant, mouvement de surréction, une jaculation, un élan. Elle peut venir de quelque part là en-haut, on ne sait d'où, ou si on a la foi, on peut le soupçonner, et elle nous tombe littéralement dessus, nous saisit, nous inonde, nous éclaire, voire nous illumine. Entre exaltation et plénitude, calme et agitation.

Le point d'arrivée: il semblerait que nous soyons à peu près toujours le point d'arrivée, que l'on soit élevé ou stupéfait, saisi, transi. La joie donc nous traverse, vient peut-être d'ailleurs, d'un ailleurs à l'intérieur de nous ou d'un ailleurs à l'extérieur de nous, et va quelque part, à l'intérieur ou à l'extérieur de nous, aussi.

Alors, quelle que soit la joie, qui nous traverse, la transmettre ou la partager, c'est la communiquer. Le mouvement est celui d'une boucle: extérieur, traversée, intérieur, traversée, extérieur, vers quelqu'un; ou celui d'une flèche, intérieur, traversée, extérieur, quelqu'un.

Vous noterez que ce n'est pas tout à fait pareil dans tous les cas. Ces deux schémas que je vous propose impliquent que ce qui est transmis ou partagé n'est pas exactement de même nature. Il y a une transmission d'un intime métaphysique, celui qui nous vient du de-

hors et nous traverse, et il y a une transmission d'un intime immanent, que nous émanons.

Rayonner de joie. Il ou elle rayonne de joie. Et c'est ce rayonnement qui transmet. Alors, ce rayonnement de joie qui transmet la joie, est-il, peut-il, être sous notre maîtrise ?

Et puis, il y a la réception. Et la réception, ce n'est pas tant une question d'intensité, j'ai déjà dit que tout ça était probablement incommensurable : la joie ce n'est pas la satisfaction (je suis plus ou moins satisfait : «remettez-en une louche s'il-vous-plaît»), c'est plutôt une question d'ouverture. Il appartient en effet à tout un chacun de recevoir ou non la joie qui nous est donnée, transmise, partagée, bref, qui rayonne vers nous. Là, la joie, c'est un peu, me semble-t-il, comme l'amour. On y est ouvert ou fermé, on ne peut pas nous l'imposer.

Alors ça, c'est tout à fait fondamental, car ça nous amène à distinguer deux autres formes de joie qui ne sont pas tout à fait de même nature.

Je m'explique. J'ai distingué la joie qui viendrait du dedans, et celle qui viendrait du dehors, sans savoir d'ailleurs si ce n'était pas la même. Par contre, il y a bien celle que l'on ressent, venant du dedans ou du dehors, mais d'un dehors, je le rappelle, métaphysique, donc pas, à ce stade, pas encore d'autrui. Et puis, il y a celle que l'on ressent parce qu'on la reçoit du rayonnement d'autrui. La joie de l'autre, que nous partageons avec lui. Et ainsi de suite, peut-être même parfois, en de très rares

occasions, jusqu'à une vague d'hystérie, on a pu observer et connaître ça au Moyen Âge paraît-il, dans certains couvents de bonnes sœurs.

De l'intime au commun, la joie comme communion.

Pour Spinoza, la Joie est «une passion par laquelle l'Âme passe à une perfection plus grande»¹⁵: accroissement de la puissance de l'âme et du corps, de la capacité d'agir de l'Âme.

«(...) les images des choses qui posent l'existence de la chose aimée (...) affectent l'Âme de Joie (...)»¹⁶

Discussions.

Être ouvert à la joie, accepter de la recevoir, comme on accepte ou non l'amour.

Comme nos échanges ont porté sur le caractère éphémère de la joie, son impermanence, nous prolongerons nos discussions le samedi 25 mai autour du thème: « Un instant d'éternité ».

15 Spinoza, *L'Ethique*, Scholie de la Propos. 11, partie 3.

16 *ibid.*, Démonstration de la Propos. 19, partie 3.

Troisième cycle

La Cité

©Editions Convergences 2025
Tous droits réservés

CAFÉ PHILO, SÉANCE 33

14 septembre 2024

L'Europe. Une Europe fédérale ou confédérale. Une fédération d'États dont le pouvoir est centralisé, en l'État fédéral, donc, régissant ces États fédérés. C'est le modèle qui s'est imposé en Suisse après la Révolution française. Pour la petite histoire, avant 1789, la Suisse est une confédération d'États souverains, ou plus exactement encore une confédération de collectivités aux régimes politiques variés, comtés, duchés, évêchés, villes et communautés rurales libres, cantons forestiers (*Waldstätten*), des peuples unifiés sans que leurs identités respectives, et pas seulement politiques, mais aussi linguistiques et religieuses, ne soient absorbées par une uniformité dont un État central, qui alors n'existe pas, aurait été la marque d'unité. Après la Révolution française, l'invasion de la Suisse par les armées napoléoniennes et l'échec de la République helvétique (1798-1803), conçue suivant le modèle centralisé, jacobin, de la République française, c'en est fini de la confédération et c'est ce modèle qui présidera à la mise en place de l'État fédéral moderne en Suisse à partir de 1848. Pour le dire autrement, l'ancienne Confédération d'États, indépendants et souverains, est remplacée par

une Fédération de cantons, qui conservent une partie de leur souveraineté, suivant le principe très fonctionnel de la subsidiarité, mais en étant désormais assujettis à un État fédéral centralisé. On retrouve ce même modèle aux États-Unis, en Inde, en Allemagne... en Europe.

Fédération ou confédération, ce serait la question qui se poserait aujourd'hui à l'Europe, si l'Europe n'existait déjà, ce qui sera le point principal de mon argumentation. Car l'Europe existe déjà, mais c'est son État dont la construction est actuellement discutée.

Je dirai donc, contrairement à Bourgeois, que l'Europe s'est faite, et bien faite, autour d'un projet tout à fait clair. Cette Europe, qui n'est pas celle de Bourgeois, ni même celle que l'on vend ou impose aux peuples européens, j'entends, à ceux qui habitent en Europe, qu'ils soient ou non des natifs des nations en lesquelles ils habitent, c'est l'Europe qui commence à peu près, et là je rejoins, momentanément, mais pour d'autres raisons, Bourgeois, avec l'Union occidentale en 1948 et, surtout, avec la CECA en 1952 (Communauté européenne du charbon et de l'acier). Car l'Europe, c'est avant tout l'Europe de l'économie, et pas de n'importe quelle économie, l'économie capitaliste des états européens de la reconstruction. Une communauté économique qui était tout de même déjà pourvue d'une Haute Autorité, d'une Assemblée et d'une Cour de justice.

Je ne vais pas plus développer, mais un grand absent de cette réflexion, ou plusieurs grands absents, ce

sont au moins Lénine et Rudolf Hilferding. De Lénine, en particulier, et sans parler de l'Europe, il faudrait au moins relire *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, pour prendre conscience, s'il le faut, du noyau économique que constituent l'Angleterre, la France et l'Allemagne (il faut leur ajouter les États-Unis) au cœur de l'Europe en formation, centre économique du monde à la fin du XIX^e siècle et au tout début du XX^e. On peut légitimement se demander ce que serait ou ne serait pas l'Europe aujourd'hui, si elle n'avait été au noyau historique de l'émergence du capitalisme et de son expansion mondiale, dont l'impérialisme a tout de même été le principal vecteur.

Mentionnons aussi que l'idée européenne dans sa réalisation concrète, pratique, a connu de sinistre mémoire une première forme de réalisation dans la première armée véritablement européenne effective, réellement déployée, et comprenant des divisions issues de la plupart des pays européens (Allemagne, Croatie, Ukraine, Lettonie, Estonie, Albanie, Hongrie, Pays-Bas, Hollande, Belgique, Italie, France, Russie, Biélorussie, Norvège, Suède, Danemark, et même deux divisions de cavalerie cosaque), à savoir la Waffen-SS. Et il est vrai que le projet hitlérien était à proprement parler un projet européen. On retrouvera d'ailleurs au sein de la droite radicale européenne un projet similaire, dans la fameuse Europe « de Dublin à Vladivostok » du militant fasciste belge Jean Thiriart, collaborateur pendant la guerre puis fondateur en 1962 du mouvement « Jeune Europe », dont l'objectif était la création d'un État fédéral européen. Son manifeste, en 1964, s'intitule *Un Empire de 400 millions d'hommes : l'Europe*. Ce projet

n'est pas sans répandre son influence jusqu'à nos jours, puisque Thiriart ira par la suite rencontrer une partie de l'intelligentsia russe national-révolutionnaire et que ses écrits ont inspiré Alexandre Douguine, dont on sait à quel point les théories eurasiennes ont elles-mêmes eu une influence conséquente sur la doctrine géopolitique russe actuelle. On peut penser ce que l'on veut de la situation actuelle en Ukraine, il n'en va pas moins que la doctrine géopolitique de la Russie vise bel et bien à constituer un bloc continental eurasiatique, ou euro-russe, qui s'opposerait à l'empire maritime anglo-saxon (États-Unis + Angleterre).

L'Europe, disons-le, est avant tout un projet géopolitique, économique et militaire, dont l'unité politique, nécessairement verticale, peut ainsi être perçue de multiples manières. Ceux qui pensent que le monde dans lequel nous vivons est le meilleur des mondes possibles, que ce meilleur des mondes n'a pas et n'a pas à avoir d'en-dehors, comme nous le disions la dernière fois, peuvent considérer que l'Europe, économique et militaire, donc, comme assise d'une Europe politique, est nécessaire. Ceux qui partagent cette même pensée d'un monde sans en-dehors peuvent éventuellement critiquer le projet européen en considérant qu'il faut avant tout défendre la réalité territoriale, économique et militaire, de leur patrie historique, l'État-nation territorialisé dont ils sont les citoyens. Ces deux visions du monde nous renvoient au conflit historique entre bourgeoisie à vocation internationale et bourgeoisie nationale, l'équilibre de ces deux tendances garantissant la dynamique de développement historique du capitalisme mondial, sous la marque constante de l'oscillation

entre protectionnisme et ouverture des frontières, en fonction des besoins du lieu et du moment.

Mais revenons un instant à Bernard Bourgeois. Il évoque une dualité entre un projet européen français, plutôt jacobinisant et universalisant, et un projet européen allemand, plutôt fédéralisant, sur les cendres du Saint-Empire. Alors que, nous le voyons bien avec l'exemple de la Suisse, laboratoire à taille réduite du projet européen (plusieurs États, fédérés, avec néanmoins un gouvernement centralisé depuis 1848, plusieurs langues, plusieurs confessions, une application assez forte quand même du principe de subsidiarité, correspondant à un étagement des compétences, du plus local au plus global), c'est vers un état jacobin, vertical, que l'on essaie aujourd'hui de se diriger. Vous comprendrez qu'on est bien loin, me semble-t-il, de la profession de foi humaniste universalisante de Bourgeois, et que l'Europe, si elle peut encore être « l'artisan privilégié de la réconciliation pacifique de l'humanité avec elle-même », ne le serait que par le biais de l'arasement marchand de l'ensemble de la planète. Et cette égalisation universelle ne pourra jamais être qu'une égalisation des conditions de vie de tous, partout, sans que soit remise en cause la division du travail, la répartition des individus en classes sociales distinctes, et ainsi de suite. L'égalisation du monde par la marchandise est une égalisation des inégalités, désormais partagées par tous où que l'on se rende sur le globe, l'Europe en tant qu'unité, et qu'unité que l'on peut faire remonter au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle, unité conquérante d'empires coloniaux véhiculant dans leur diversité et leurs oppositions, leurs conflits, la même

civilisation, cette Europe est bien le modèle du monde, la marchandise ne se cachant toujours et encore pas très loin derrière un discours humaniste qui peut alors être mieux compris comme pure et simple idéologie.

Pour finir, j'inverserai donc la conclusion de Bernard Bourgeois, en disant que l'Europe s'est d'abord faite sans se penser, de la période des impérialismes jusqu'à la création des premières institutions de l'Europe, dans l'après Seconde Guerre mondiale, et qu'aujourd'hui qu'elle se pense, elle a bien du mal à se faire, quoiqu'elle, comme nous venons de le dire, se soit déjà faite par ailleurs. Et aujourd'hui, face à la perspective de la guerre, encore irréaliste pour bien des gens, c'est bien une Europe économique qui se prépare à se défendre par une Europe militaire.

Quatrième cycle

Quel est le sujet ?

©Editions Convergences 2025
Tous droits réservés

CAFÉ PHILO, SÉANCE 39

26 octobre 2024

Le je sujet, décliné à l'infini, nous en avons parcouru la surface, nous en soupçonnons la profondeur. Enfin, une surface, comme nous l'avons dit, qui pour certains augure d'une continuité insécable entre ce dont elle est surface et ce qui serait en-dessous de cette surface. C'est ce que matérialise pour nous, depuis les travaux de Jacques Lacan, le ruban de Möbius. Le je du langage est en continuelle discussion avec le langage lui-même, avec son substrat biologique, pas de je sans corps de ce je, même et y compris quand il est un nous, avec son substrat culturel et social, pas de je sans une inscription historique de ce corps d'où émerge une parole qui dit je.

Il arrive que ce je s'agrège, se regroupe, avec d'autres je, et dans ce cas ça peut parfois faire un nous, un nous «je». Ce nous est bien un sujet, un sujet dont l'assemblage des je vaut plus que ces je mis bout à bout, additionnés. C'est ce que nous dit aussi la théorie mathématique des ensembles: un ensemble n'est pas la simple addition de ses membres. Il y a même au moins un ensemble qui n'a pas de membres, vous le

savez bien, c'est l'ensemble vide. Et comme, au moins dans la théorie du nombre, l'ensemble vide est au fondement de tous les nombres, on pourrait même commencer à se demander, ne serait-ce que par jeu, que par métaphore, si le je n'est pas, lui-même, l'ensemble vide.

Enfin, ce n'est pas qu'un jeu, ou une métaphore, d'évoquer le je, le sujet, celui, donc, qui, puisque nous sommes partis de là, celui qui dit « je », le sujet de la parole, dire que ce sujet est vide, est-ce que ça voudrait dire :

1/ qu'il occupe une place vide au sein du langage, et que c'est bien parce que cette place est vide, et qu'il vient l'occuper, que le sujet est un nœud de discours : un sujet ce serait ce qui se concrétise comme nouage d'une multiplicité de discours, qui le traversent, qui, donc, traversent cette place vide, désormais un peu moins vide, comme nœud, donc, de discours ;

2/ que le sujet est comme un sac qui viendrait se remplir, de quoi ? de discours là encore, sinon de quoi d'autre ? du corps ? On pense bien évidemment tout de suite aux affects, aux émotions, aux sentiments, ou comme nous dirait notre ami J., à « la vie ». Oui, bien sûr, mais ces affects, cette vie, peut-on réellement dire, nous nous le sommes demandé la dernière fois, que pour le sujet ils puissent se dérouler en-dehors de tout discours, de tout énoncé, en-dehors même du langage ?

Et puis, pour aller encore un peu plus loin, le je peut-il exister sans le nous ? Je veux dire par là : ce nous,

dont j'ai supposé qu'il était toujours plus qu'une simple addition de plusieurs «je», ce nous a-t-il quelque chose à voir avec le langage, et avec l'intertextualité dont se tisse le sujet, le je ? Rapide détour par la psychanalyse, ou en tout cas au moins par Freud : le «je» chez Freud, *Ich*, c'est le moi. Mais le moi ça ne suffit pas à faire un je, ou en tout cas un je comme sujet. Freud y adosse, le noue avec, le ça et le surmoi. Le ça, *Es*, c'est, grossièrement, cette vie incontrôlée, du côté de la pulsion et de l'instinct, ce qui déborde et ne se soumet pas, ou en tout cas pas si facilement que ça, à l'ordre social et à sa Loi : la libido. Le surmoi, *Über-Ich*, c'est cette histoire du sujet que nous avons déjà évoquée, son inscription dans le socio-culturel, la norme collective, les interdits, bref le respect de l'ordre, en tant qu'intériorisés.

Alors, on en revient toujours à la même question qui hante notre contemporanéité occidentale, même si, je le rappelle, Occident ça désigne non pas seulement une aire géographique ou culturelle, Occident ça désigne ici un régime économique, social, politique et culturel qui, depuis un peu plus de cinq siècles, a répandu sa sphère d'influence et de domination sur à peu près toute la planète, notre contemporanéité occidentale c'est donc tout aussi bien ce régime social, cette forme du lien social, qui tend à être massivement dominant, soit par adhésion complète, soit par lente transformation, des sujets, des «je» : le Capital. Ce qui hante cette contemporanéité, c'est la possibilité d'un nous qui ne soit rien de plus qu'une interaction entre des je. Le contemporain occidental c'est une vaste entreprise d'abolition du nous, des différentes formes d'expression du nous. Ou plus exactement de toutes

les formes historiques de nous: ce que ceux qui sont le plus à la pointe de cette contemporanéité occidentale dénoncent comme communautarisme ou comme entre-soi, c'est-à-dire les mêmes qui s'efforcent de recréer de nouvelles solidarités, de nouveaux nous, mais en général des nous d'entreprise. C'est le rêve de notre contemporanéité, que les seules formes de nous qui s'y forment soient des nous d'entreprise ou des nous de consommation. C'est aussi pour ça qu'un nous toujours fragile, et très rarement évident, est, je crois, à cultiver: le nous de l'amitié.

CAFÉ PHILO, SÉANCE 40

2 novembre 2024

Si l'on prend le corps, celui-ci commence à se former à partir de la fécondation, que ce soit ou non dans le ventre de la mère ; puis ce corps va venir au monde, y grandir, y mûrir, y vieillir, y mourir. Ce corps vivant change tout au long de sa vie. Il n'est jamais le même, d'un instant à l'autre il change, mais reste malgré tout le même, le même en tant qu'unité. Son unité anatomique et physiologique ne s'éparpille pas, n'existe pas en différents lieux au même moment, il occupe une place unique, qui ne peut être occupée au même moment par aucun autre corps que lui.

En va-t-il de même du sujet et de sa supposée unité, précipitée, au sens chimique, dans le « je » ? Ce sujet, dont nous avons dit qu'il était, pour nous, pour commencer à y penser, le sujet de l'énonciation, le sujet qui dit « je », quand commence-t-il, et où, quand finit-il ?

Nous avons pu soupçonner qu'il était inscrit dans le langage avant même sa venue au monde, avant même sa conception. Mais qu'il soit inscrit dans le langage ne veut pas non plus dire qu'il ait déjà une existence

propre en tant qu'entité sensible. Il existe avant de pouvoir dire, le sujet est là avant la parole, avant sa propre parole, il est même là, comme fantôme du langage, comme fantasma, à circuler dans le langage qui le précède. C'est dans ce langage là, dans cette première intertextualité, dans ce premier ensemble de discours, au nœud de ces premiers discours qui le précèdent, que naît le sujet, le sujet comme incarné dans un corps, et comme émanation de ce corps, tout à la fois.

Le sujet, ce sujet qui pense et qui énonce le « je », n'est donc pas l'âme, en tout cas pas l'âme chrétienne, créée par Dieu au moment de la conception, puisque le sujet comme sujet de l'énonciation, est inscrit dans le langage et y circule, parfois avant sa conception, puis à partir de celle-ci. Ce sujet, pourtant, n'est tout d'abord sujet en tant que tel, c'est-à-dire sujet de l'énonciation, qu'en tant que c'est toujours un corps qui dit « je ». Ce sujet qui déjà circule dans le langage avant sa conception, et qui donc sera le sujet de l'énonciation, de sa naissance à sa mort, est aussi un sujet qui continuera de circuler dans le langage après sa mort, sous la forme de la mémoire que les autres en auront, et des énoncés le nommant, sur le mode du souvenir, mais aussi à travers les discours que lui-même aura énoncé, soit de manière diffuse en ayant imprégné le discours des autres, soit de manière concentrée s'il nous a laissé des œuvres (livres ou autres). Il y a donc bien une éphémère éternité du sujet, si vous me permettez cet oxymore, à travers le langage et les discours tenus par le sujet lui-même, de son vivant et après sa mort.

Nous voyons bien ici, que ce sujet, qui est toujours le

même sujet, n'est jamais vraiment le même. Il a pourtant suffisamment de consistance pour s'identifier lui-même comme sujet, et pour être identifié par les autres, aussi, comme ce sujet, qui serait toujours le même. Qu'il soit le sujet du masque ou le sujet derrière le masque, il est lui-même dans son propre changement, dans sa propre impermanence, dans son identité à lui-même comme dans ses doutes.

Et si ce lieu qu'il occupe au sein du langage, comme nœud de multiples discours, comme point de rencontre de ces discours, c'était le corps, son corps, justement ? Ça nous intéresse d'autant plus que c'est bien la forme de ce corps que l'hylémorphisme aristotélicien nomme l'âme. Chez Aristote, il y a bien l'*hylé*, la matière, et la matière du sujet, nous l'avons dit, c'est le corps, et *morphé*, la forme, et la forme du corps, c'est l'âme. Enfin, ce n'est pas non plus si simple, puisque j'ai parié avec vous depuis le début que la matière du sujet ce serait peut-être bien aussi le langage.

Reprenons : nous avons le sujet comme lieu en lequel se nouent des discours, le sujet comme nœud de langage. La matérialité de ce nœud, de ce sujet, il la tient du corps, de son corps. Sans corps, pas de sujet. Sans langage non plus. Je vous ferai remarquer que le langage lui-même est matière. Matière écrite, matière de sons. Et le sujet qui pense, ce sujet pense langage, ce sujet est un corps qui pense, un corps recevant et émettant des discours, donc du langage. L'âme, dans le registre qui nous intéresse, ce serait donc la forme de ce lieu, le corps du sujet, en lequel des discours se rencontrent et se nouent, s'enchevêtrent. Et est-ce que

l'âme, ici, alors, ce ne serait pas aussi le discours que le sujet tiendrait sur lui-même, et qui contiendrait tous les autres discours qui se rencontrent en lui et le forment ? L'âme, ce serait alors cette forme du corps qui se trace du discours que tient le sujet, en tant que sujet de son propre discours, sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.

Tout ce long développement introductif pour insister une fois de plus sur la dimension langagière du sujet, plus qu'une dimension, d'ailleurs, son fondement, à la rencontre d'une multiplicité de discours, de textes et, donc, une impermanence fondamentale, qui fait que le sujet, à chaque instant, est le même, en tant que ce nœud, en tant que ce corps et que cette forme, ce réceptacle de discours, et est aussi à chaque instant, un autre que lui-même, lui-même en tant qu'autre, un autre à chaque instant, puisqu'il n'y a pas de permanence des discours qui le traversent et qu'il énonce.

C'est aussi pour cette raison, que l'attachement à l'idée de l'égo, la consolidation du moi, comme, par exemple, à travers les pratiques de développement personnel qui rencontrent aujourd'hui tant de succès, provoquent des cristallisations du sujet, qui finit par croire en sa propre permanence, en la réalité de sa substance, et, loin de le libérer, l'enferment dans une carapace, rigide, lui donnant l'illusion de cette prétendue forteresse intérieure, qui n'est jamais qu'un château de sable balayé par le temps.

CAFÉ PHILO, SÉANCE 41

9 novembre 2024

En évoquant l'évanescence d'un «je» impermanent, qui à chaque instant s'échappe à lui-même, qui est à tout moment le même et un autre, nous avons insisté sur cette place vide qu'occupe le sujet, cette place vide dont le contour trace la forme de ce sujet qui dit «je», comme rencontre et nœud des discours qui le traversent et le constituent. C'est la substance du sujet, ou plus exactement son existence en tant que substance que nous avons ainsi commencé à interroger.

La substance, c'est ce qui a une existence en tant que soi, c'est ce qui, chez Aristote, persiste dans son être soi par-delà les changements qui l'affectent; et l'essence est l'ensemble des propriétés qui permettent de définir une chose, la quiddité de la scolastique médiévale. Ajoutons une troisième notion: l'ainsité; peu utilisée dans les pensées occidentales, elle est présente dans les pensées orientales, dont celles qui se rattachent au bouddhisme. L'ainsité, c'est ce qu'une chose est en tant qu'elle est cette chose-là et pas une autre, dans la singularité de son être-là. Une alliance de la substance et de l'essence.

DÉJÀ PARU CHEZ CONVERGENCES

Charles du Haÿs, *Le Merlerault, ses herbages, ses élevages, ses chevaux*, 12x19, 320 p., 2025, ISBN 9782487303058.

Kenneth Morris, *Le Livre des Trois Dragons*, 13x20, 296 p., 2024, ISBN 9782487303034.

Mariel Oberthür, *Le Merlerault. Naissance de l'anglo-normand*, 12x19, 152 p., ISBN 9782487303065.

Simeon Solomon, *Une vision de l'Amour révélée par le Sommeil*, 2023, 11x16, 60 p., 2023, ISBN 9782487303003.

Quel est le sujet ?
Nos cafés philo 2024
a été composé en Avenir corps 11
et achevé d'imprimer
pour le compte des Éditions Convergences
par Corlet imprimeur
en mars 2025

James Becht, éditeur

Dépôt légal : mars 2025
Numéro d'impression : 25030310

ISBN 978-2-487303-07-2

Imprimé en France